

Les vendanges de Francesca

*ou quelques jours de la vie d'une
adolescente*

NOUVELLE

Fabien RODHAIN

www.fabienrodhain.com

Les vendanges de Francesca

Les vendanges de Francesca

Francesca soupira et regarda la baie devant elle, une des plus belles du monde d'après ce qu'elle avait souvent entendu. Dans la ville, on admettait volontiers que les rades de Hong-Kong et de Rio de Janeiro devaient être magnifiques, mais comment l'une d'entre elles pourrait-elle simplement égaler la beauté naturelle de la belle méditerranéenne ? Incontestablement et c'était de notoriété publique multiséculaire, Naples présentait la plus belle vue urbaine et maritime qui se puisse imaginer.

D'ordinaire, Francesca aimait profondément cette vue. Ses yeux firent un tour d'horizon et scrutèrent le Vésuve. Tout lui semblait plat, au moment présent. Maintenant le regard fixe droit devant elle, elle prononça comme dans un soupir :

« Papet, je crois que j'aurais mieux fait de ne pas te parler, tu ne peux pas tout comprendre, et après tout c'est normal... »

- Eh, c'est peut-être ça ma petite, mais ce n'est pas sûr ! Même si tu es une belle plante de 14 ans et moi un vieux radoteur de plus de 80, même si quand j'avais ton âge les voitures roulaient à 50 km/h et que les ordinateurs n'existaient pas, je peux avoir raison ! Après tout, le cœur des hommes reste le cœur des hommes, ne crois-tu pas ? Et quand tu refuses de manger mes *penne all'arrabiata*, alors je devine ce qui se passe en profondeur chez toi... Enfin, je crois... Tu es toujours venue chercher conseil chez moi, n'est-ce pas ma petite ?

Francesca se retint pour ne pas éclater en sanglots. Comme depuis plusieurs jours, elle avait une boule entre le ventre et le cœur, peut-être dans les deux. Elle avait l'impression que cette boule était reliée directement à sa gorge, et que celle-ci menaçait tout son être d'une éruption imminente, tel le Vésuve. Elle se sentait donc vivre, comme Naples, sous l'épée de Damoclès d'une explosion foudroyante et incontrôlable. Elle était pourtant certaine qu'elle parvenait à dissimuler sa peine.

- Si, mon papet... Je ne dis pas, mais là je vois bien que tu ne comprends pas vraiment... Je vais rentrer, je t'aide à te relever ?
- D'accord ma petite fille, je vais remonter faire ma sieste... Il faut que je digère mes pâtes, j'ai mangé, moi !

Francesca aida son grand-père à se lever du banc, en soutenant son coude droit. Puis elle lui tendit sa canne et lui proposa de le raccompagner jusque chez lui, dans l'appartement situé à 50 mètres derrière eux.

« Tu es gentille ma petite, mais ça va aller. Je suis particulièrement en forme, en ce moment ! »

Elle le regarda s'éloigner et dit pour elle-même « j'aurais mieux fait de ne pas te parler mon papet, tout ça est tellement loin pour toi, et puis avant, c'était forcément différent ! »

Claudia, la mère de Francesca, tira sur la corde qui reliait la fenêtre de sa cuisine à celle de l'immeuble d'en face, et en retira le linge parfaitement sec. Elle le plia sommairement, le posa sur une table basse et alla contrôler la cuisson de son plat. Puis elle cria comme si elle voulait rameuter tout un régiment :

« Eh Francesca, à table, la polenta est prête ! »

- Je n'ai pas faim, maman, répondit-elle d'une voix faible après s'être essuyé les yeux.
- Quoi « pas faim », tu viens manger ma fille !

Francesca s'exécuta, de mauvaise grâce.

- Maman, je viens de te dire que je n'ai pas faim, pourquoi me sers-tu autant ?
- Eh, comment tu veux grandir si tu ne manges pas, hein ? Il n'y a que des bonnes choses là-dedans ! Et puis, qu'est-ce que tu crois, que je fais à manger pour les chiens ? Tu crois que l'argent rentre tout cuit par les fenêtres ? Tu verras, quand c'est toi qui feras à manger pour des marmots qui diront « j'ai pas faim, garde-la pour toi, ta pollenta ! »

Les vendanges de Francesca

- Maman, je n'ai pas dit ça !
- T'as peut-être pas dit ça, mais c'est tout comme ! Et puis, qu'est-ce que tu as encore, à tirer cette tête de cocker ?
- Mais rien, maman, rien...

Plus la discussion avançait, plus Claudia montait le ton.

- Tu ne veux pas me parler à moi, c'est ça ?
- Mais non, je...
- Alors quoi, qu'est-ce que tu as ? Et ne me dis pas « rien », je ne te croirai pas !
- Mais non pas rien, mais je ne peux pas t'en parler...

Claudia se leva de sa chaise, la repoussant à plusieurs mètres, et se mit à battre l'air de ses mains tout en parlant.

- Et voilà ! Tu ne peux pas m'en parler à moi, mais alors pour aller raconter ta vie à Mario, ton vieux schnock de grand-père qu'on aurait dû enfermer dans une maison de retraite depuis belle lurette, alors là, tu parles !
- Mais que racontes-tu...
- Oh ça va ! Gina vous a vus, papoter pendant des heures comme d'habitude ! Et moi je suis quoi dans ta vie, la boniche de service ?
- Maman arrête, tu sais bien que ce n'est pas vrai !
- Quoi c'est pas vrai, qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Je vais te dire ce qui est vrai : c'est que tu es comme ton bon à rien de père et que comme lui, un jour tu vas me laisser tomber comme une vieille chaussette !

L'éruption tant redoutée arriva alors. Francesca subit une explosion de sanglots qu'elle tenta de maîtriser, en vain. Elle se leva, se retourna, sortit de l'appartement et descendit tous les étages de l'immeuble en sautant les marches quatre à quatre, si bien qu'elle se tordit une cheville en chemin.

Claudia resta hébétée : jamais sa fille n'avait rompu une conversation, jamais elle ne s'était levée de table sans en demander l'autorisation, jamais elle n'avait quitté l'appartement sans l'embrasser. Elle avait l'habitude que Francesca soit d'un comportement égal, sans vagues, quasiment dénué de colères et de cris. Un contraste avec elle, saisissant pour tout leur entourage, et pour ainsi dire l'ensemble du quartier. Ici dans le vieux Naples, où tout un chacun était fier du caractère flamboyant et de l'expression instantanée des émotions, Francesca faisait un peu tache d'huile. « Comme son père », pensa Claudia, cet Italien du nord, de la région des Abruzzes, presque un étranger ici. Dans le sud de l'Italie et à Naples en particulier, on était fier de ses origines consécutives aux différentes invasions méditerranéennes : espagnole, française ou arabe, et on avait tendance à considérer la partie septentrionale du pays comme le « grand Nord »... Quant aux compatriotes du nord de Florence, c'étaient carrément des teutons... Au quotidien, l'ordre, la rigueur et la maîtrise de soi dont faisait preuve Francesca rappelaient cruellement à sa mère l'absence de son mari, si pesante depuis maintenant plus de 5 ans.

Claudia réalisa qu'elle était presque fière de sa fille, qui avec cette révolte montrait enfin un caractère proche du sien ! Elle se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la rue étroite et eut juste le temps de voir sa fille passer le coin de celle-ci, courant à toutes jambes. Elle cria « Francesca ! » mais il était déjà trop tard. Alors, elle se mit à pleurer et crier à haute voix, si bien que plusieurs voisines de l'immeuble d'en face se placèrent à leur fenêtre, et qu'on passa une bonne partie de l'après-midi à deviser de ce qui arrivait à cette pauvre Claudia, une fois de plus à cause de ces enfants si ingrats...

Les vendanges de Francesca

Francesca poursuit sa course tout en sanglotant, les yeux totalement noyés de larmes. Elle traversa le quartier pour se réfugier chez Lolita, sa meilleure amie. Elle se dit que si Lolita n'était pas chez elle, elle serait totalement désespérée ! Heureusement, il n'en fut rien...

Lolita était en réalité le surnom de Pauletina, une jeune fille de 16 ans. Tout séparait les deux adolescentes : autant Francesca offrait le meilleur de l'alliance entre le nordique et le latin, physiquement jolie et déjà bien formée sans être exubérante, autant Pauletina aurait pu poser pour les affiches de l'office du tourisme napolitain, tant elle en représentait le symbole. Physiquement de taille moyenne, elle était brune et aussi mate qu'une Sicilienne, offrait déjà des formes aussi généreuses que si elle avait enfanté et montrait le caractère de feu d'une jument indomptable. C'était une des « stars » de son lycée, d'où son surnom de Lolita. La plupart des garçons en pinçaient pour elle, ce qui lui procurait un de ses plus vifs plaisirs.

« Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ? Te voilà dans un état... »

- Je suis complètement perdue ! Personne ne me comprend : j'ai parlé à mon grand-père et j'aurais mieux fait de me taire, puis je me suis engueulée avec ma mère... Je me suis enfuie en courant, tu imagines ?
- Toi, tu t'es enfuie en courant ? Whaouh ! Incroyable, bienvenue au club des filles normales !
- Bon ça va, tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ?
- Ok, raconte... Qu'est-ce qui te préoccupe tellement, attends... Tu ne vas pas me dire que c'est encore ton Danois, tout de même ?
- Je te rappelle qu'il a un nom, « mon Danois » comme tu dis. Et puis, qu'est-ce qu'il y a de si étonnant ?
- Que tu en aies parlé à ton grand-père ! Quelle drôle d'idée... En tout cas, moi ça ne me viendrait pas à l'esprit de parler de mes amoureux à mon grand-père !
- Eh bien moi si, je l'adore... Et il a toujours été de bon conseil pour moi ! Même si je dois reconnaître que là, il m'a plutôt pris la tête...
- Alors, raconte !
- Attends que je reprenne mon souffle...

Francesca prit une grande respiration puis dans un élan de spontanéité inhabituel, elle serra son amie dans ses bras en ajoutant : « c'est tellement important que tu sois là pour moi, maintenant ! »

- Amies pour la vie ?
- Amies pour la vie !
- Allez vas-y, je t'écoute ! Qu'est-ce que tu es allée lui raconter, à ton papet chéri ?
- Je lui ai parlé de Pieter.
- Ca, j'ai compris. Mais encore ?
- Eh bien... Je lui ai d'abord demandé comment il avait rencontré grand-mère, parce que j'avais besoin de lui parler de mes sentiments pour Pieter. Ca fait tellement longtemps !
- Et alors, allez, accouche ! Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Alors, il m'a raconté toute l'histoire avec grand-mère. C'était tellement romantique...
- Tu t'es donc sentie comme un poisson dans l'eau ?
- Exactement. Alors, je me suis lâchée : j'ai tout balancé. Je lui ai dit que depuis trois ans, j'aime Pieter et que lui, m'aime aussi. Je lui ai dit que je me trouve trop jeune pour tout ça quand j'y réfléchis, mais que je ne veux pas le perdre. Et je lui ai demandé conseil.
- Et alors, comment il a réagi ?
- Horrible : il m'a dit quasiment la même chose que mon père, il y a deux ans !
- Ah oui, tu m'avais raconté... Alors, la grande morale sur le grand méchant loup, et tout et tout ?

Les vendanges de Francesca

- C'est ça, en gros... La différence entre les filles et les garçons, nous les naïves romantiques, eux qui ne chercheraient qu'à trouver leur première « vraie » expérience... Comme si tout le monde était pareil ! Mon Pieter lui, il n'est pas comme ça, je le sais...
- Oui, enfin ça, c'est moins sûr...
- Quoi, tu es d'accord avec lui ?
- Pas avec tout ! Mais que les garçons ne pensent qu'à la chose, moi pour ce que j'en vois, je me dis qu'il n'a pas tout-à-fait tort... Enfin tu sais, il n'y a pas peut-être pas que les garçons qui ne pensent qu'à ça, on n'est plus en 1930 tu sais ! Et la chose en question, elle n'est pas si désagréable que ça...

Ce faisant, Pauletina prit une pause volontairement provocante.

- En parlant de ça, reprit Francesca, tu l'as déjà fait toi ?
- Quoi ?
- Tu sais bien : la chose, justement !
- A ton avis ?
- Je ne sais pas, au lycée tout le monde dit que oui, mais moi je ne peux pas y croire...
- Pourquoi tu ne peux pas y croire ?
- Parce que tu n'as que 16 ans !
- Francesca ! J'ai DEJA 16 ans ! Tu veux que j'attende quoi ? Qu'un type me passe la bague au doigt pour que je lui fasse trois mioches et que je consacre ma vie à leur faire les pasta et la lessive ? Ca, c'est pas la vie de Lolita, ma cocotte ! Alors je vais te dire, à ton âge ma belle, ça faisait déjà belle lurette que j'avais dit bye-bye aux contes de fées... et à ma virginité, au passage !

Francesca fut réellement atterrée de ce qu'elle venait d'entendre, ce qui vexa presque Pauletina :

- Quoi, Mademoiselle Francesca *la sainte nitouche* est choquée ?
- Euh... Oui, enfin non, je suis surprise... Mais euh... Je m'en fiche !
- Tu ne t'en fiches pas tant que ça je le vois bien, mais alors, tu voulais en venir où avec cette question ?
- Rien, je ne sais plus... Laisse tomber...
- Eh bien non, allons au bout puisque tu as commencé. Au moins si ensuite on ne se revoit plus jamais, tu auras appris quelque chose ! Donc tu voulais sûrement me demander comment c'est, alors je vais te le dire : c'est génial, sublime, extraordinaire ! Un truc que tu ne peux pas connaître autrement...

Tout en parlant, Pauletina avait fixé théâtralement le plafond comme si elle admirait Dieu en personne. Francesca était de plus en plus gênée par la tournure que prenait la conversation.

- Ecoute Lolita, désolée de t'avoir vexée, merci pour ta franchise mais si on changeait de sujet...
- Ok je vois... Mais tu ne m'as pas dit : ça fait 3 ans que ça dure, ton histoire d'amour à la Heidi... Alors pourquoi être allée parler à ton grand-père aujourd'hui ?
- Parce que je suis perdue. Pieter m'a proposé d'aller passer quelques jours avec lui, dans une ferme de Toscane où il va faire les vendanges.
- Waouh, génial ! Et donc ?
- Donc, comme ma mère ne sera jamais d'accord et que je n'ose pas reparler de cette histoire à mon père, je voulais passer par Papet et qu'il en parle à son fils, mais c'est plutôt raté...
- Attends... Tu crois vraiment qu'à ton âge, tu ne peux pas obtenir la permission de passer quelques jours en dehors de chez toi ?
- Si bien sûr, mais pas avec un garçon !
- Pourquoi le dire ? Qu'est-ce que t'es cruche !
- Je suis comme ça, voilà tout...

Les vendanges de Francesca

- Bref, maintenant t'es coincée si je comprends bien. Donc, tu n'as plus qu'à attendre la prochaine fois !
- Oui, mais j'ai peur qu'il n'y ait pas de prochaine fois. J'ai l'impression que Pieter en a marre de ne pas me voir, et que je risque de le perdre.

A nouveau, Francesca éclata en sanglots.

- Attends, ce n'est pas perdu, il y a forcément une solution !
- J'espère...

Pauletina prit un air pensif, et les deux amies se turent un long instant.

- Je ne vois qu'une solution, Francesca !
- Laquelle ?
- Tu n'en parles plus et tu le fais, voilà tout ! Tu ne vas pas te retrouver en prison pour si peu, pas vrai, et puis si c'est vraiment l'homme de ta vie comme tu le dis tout le temps, ça mérite bien un petit risque, pas vrai ?

Francesca fut d'autant plus choquée qu'elle remarqua le sentiment de peur et à la fois d'excitation que suscitait en elle la proposition de sa copine. Mais elle ne se sentait néanmoins pas prête...

- Tu me vois me sauver de la maison, demain au petit matin ? La honte de ma vie !
- Ah, parce qu'il faut que tu partes demain ? C'est encore plus facile ! Je te rappelle que tu es DEJA partie de chez toi, et devant ta mère de surcroît ! Il te suffit de prolonger le séjour, et ta mère attribuera toujours ta fugue à votre dispute... C'est idéal !

Francesca opposa une dernière résistance de pure forme :

- Et je vais où cette nuit ? Et j'emmène quoi comme bagages ? Et je prends le train avec quel argent ?
- Arrête, tu vas me faire mal si tu continues... Tu dors dans ma chambre, je te planque et je te piquerai un peu du repas du soir. Pour les fringues, tu te sers dans mon armoire. Tu dois faire une petite taille de moins que moi, mais en gros ça devrait le faire... Au niveau de la poitrine ça va un peu bâiller mais bon... Pour le fric, je vais essayer d'« emprunter » le porte-monnaie de mon père, il le laisse tout le temps traîner, il pensera l'avoir égaré... Par contre, tu me rends la même somme que je remettrai dedans au retour, puis je le placerai dans un endroit où il le retrouvera et hop ! Le tout est joué ! Alors, tout est réglé, n'est-ce pas ?
- Oui je crois, mais j'ai peur tu sais...
- Bien sûr, que tu as peur ! Mais c'est tellement bon de sentir son cœur battre plus fort, pas vrai ? Et puis tu vas enfin vivre ce moment unique, si tu vois ce que je veux dire !

Ce faisant, Pauletina fit un clin d'œil complice à son amie.

- Ah non, tu ne vas pas recommencer ! Je ne le rejoins pas pour ça, je suis trop jeune pour ça, et je n'ai pas envie de ça !
- Tout de suite là, non, mais demain on en reparlera ! Et lui, tu crois vraiment qu'il n'a pas envie de ça, et qu'il est trop jeune pour ça ? D'ailleurs, rappelle-moi son âge ?
- Euh... Un peu plus de 18 ans...
- Et tu vas me faire croire qu'il va continuer à te fixer des rendez-vous dans des fermes toscanes pour des moments platoniques à regarder les vignes ensemble ? Je les connais tu sais, les mecs de 18 ans...
- Tu connais peut-être plein de mecs de 18 ans, mais tu ne connais pas Pieter !
- Et qu'a-t-il de différent, ton Pieter ?
- Il est romantique comme moi, il est patient comme moi, il est super doux, il est drôle, il est artiste, il est sensible ! Il ne ferait pas de mal à une mouche ! On s'est fait des promesses il y a des années, il les a toujours tenues...
- Ouais, ben tant mieux, on en reparlera... Au sujet des promesses justement, j'aimerais bien que tu m'en fasses une.

Les vendanges de Francesca

- Ah oui, laquelle ?
- Que rien ne te fera changer d'avis.
- C'est bon, j'ai décidé, et d'ici à ce que je prenne le train demain, je ne verrai personne d'autre que toi !
- Peut-être, mais promets ! Jure que tu vas faire ce que tu as dit !
- Je le jure.
- A la bonne heure ! Bon, maintenant il faut que j'aille te chercher dans la cuisine quelques trucs à manger, avant qu'on passe à table.

Pauletina ouvrit la porte de sa chambre mais Francesca la rappela :

- Lolita ?
- Oui.
- Merci pour tout ce que tu fais pour moi !
- Eh... Amies à la vie, pas vrai ?
- Amies à la vie !

**

Francesca partit tôt le matin, pour prendre le premier train en partance pour le nord. Elle devrait voyager presque toute la journée pour rejoindre Sienna, d'où elle prendrait un car jusqu'à l'exploitation agricole où travaillait Pieter pendant quelques jours.

Passant devant l'immeuble où habitait son grand-père, elle tourna machinalement la tête comme elle le faisait toujours, vers son appartement du rez-de-chaussée. Son cœur fit un bond lorsqu'elle vit bouger le petit rideau, et s'agiter une main.

« Merde », s'exclama-t-elle, mais elle avança jusqu'à arriver à hauteur de la fenêtre que son grand-père ouvrit aussitôt.

- Bonjour ma chérie.
- Bonjour Papet, tu es déjà réveillé ?
- Eh oui, ça arrive comme tu vois.

Francesca se sentit envahie par une vague de honte

- Euh... Tu vas bien ?
- Oui ma Francesca, je vais bien, moi... Attends quelques secondes...

Il se retourna et saisit un objet. Il s'agissait d'un bracelet en métal, qu'il lui tendit.

- Laisse-moi le passer autour de ton poignet ma chère enfant, et promets-moi de le garder toujours avec toi.
- Euh... Oui, d'accord ! Merci, papet, c'est très joli !
- Bof, ce n'est pas très joli à mon goût mais promets-moi de le garder de cette manière, au moins jusqu'à la prochaine fois que nous nous reverrons.
- D'accord papet, je promets !

Elle fixa les yeux bleus de son grand-père, et fut frappée par l'intensité et la vivacité de son regard. Il poursuivit.

- Bon. Alors je t'explique, écoute-moi bien. Si un jour, où que tu sois, tu as besoin de te sortir d'une situation difficile, de prendre une décision, serre les bout de tes doigts contre le bracelet. Voilà, comme ça. Crois-moi, ça t'aidera à prendre du recul et tu te sortiras de ta situation délicate sans encombre.
- D'accord, merci Papet. Je dois partir, bonne journée !
- Bonne journée, ma petite-fille. Prends soin de toi !

Et il ajouta comme pour lui, alors que sa petite-fille était déjà à plusieurs mètres : « Va vers ton destin, ma petite Francesca ! ».

**

Les vendanges de Francesca

Lorsque Pieter vit s'ouvrir la porte de la grande pièce de vie, il pensa d'abord qu'un des membres de la famille du vigneron apportait quelques nouvelles bouteilles.

Son visage se figea au moment où il reconnut Francesca ; il eut l'impression que le temps s'était subitement arrêté. Pourtant, en une seconde à peine, il parvint comme d'habitude à agir comme l'exigeait la situation. En effet depuis toujours, Pieter était particulièrement doué pour l'improvisation, et les moments de risque dont il parvenait à se sortir à son avantage le faisaient vibrer.

**

Suédois par son père, Suisse allemand par sa mère, Pieter vivait près de Lugano avec ses parents. Son origine germanico-baltique aurait pu, en toute logique, donner naissance à un tempérament posé et rigoureux voire froid, mais il n'en était rien. Pieter avait le caractère d'un jeune singe sautillant de branche en branche, d'arbre en arbre. Avec lui la vie semblait légère, comme si elle était une bouteille de Champagne dont chaque instant serait une nouvelle bulle. Son inclination naturelle le poussait vers l'expérimentation des plaisirs de la vie, ses cauchemars avaient pour noms contrainte ou enfermement.

Monsieur et madame Lindölm, les parents de Pieter, étaient depuis toujours des amis intimes d'Umberto, le père de Francesca. Lorsque celui-ci et sa femme s'étaient séparés, ils n'avaient eu aucun mal à faire une croix sur leurs rapports avec Claudia, tant le caractère bouillant de celle-ci leur avait semblé peser sur leur relation. Pour être tout à fait honnête, il faut préciser que ce sentiment était exacerbé par le fait que pour les Italiens du nord (et que dire des Suisses !), ceux du sud étaient généralement considérés comme des « parents pauvres » un peu demeurés, des boulets qu'il fallait invariablement traîner puisque Garibaldi, ce fou que certains plus fous encore considéraient comme un héros national, avait eu l'idée saugrenue de rassembler ces deux pays qui n'avaient pas grand chose à faire ensemble.

Ainsi, Francesca connaissait Pieter depuis toujours, pour ainsi dire. Les premières années, les familles se rassemblaient une ou deux fois par an alternativement chez l'une ou chez l'autre pendant quelques jours. Lorsque c'était à Naples, l'usage était de rassembler tous les enfants dans la chambre de Francesca, étant donné que c'était la seule de la maison. Les matelas étaient posés à même le sol, et tout ce petit monde s'endormait de plus en plus tard, d'année en année. La situation aurait pu être totalement différente lorsque le séjour se déroulait dans la propriété des Lindölm : la superbe maison d'architecture italienne, outre son parc et sa piscine qui surplombaient le lac de Lugano, disposait d'une vingtaine de pièces, dont trois chambres d'amis toujours prêtes. Francesca aurait pu dormir seule dans une chambre, les enfants des Lindölm restant dans la leur, mais les actes qu'ils jugent agréables devenant toujours des habitudes voire des acquis non négociables pour les enfants (au contraire des charges !), il fut impossible de les séparer. Même lorsque les parents en décidaient ainsi, invariablement ils retrouvaient leur petite troupe regroupée dans une seule chambre, les matelas ayant déménagé comme par enchantement au cours de la nuit.

A partir du moment où ses parents se séparèrent, Francesca vit encore plus fréquemment Pieter puisqu'elle en avait la possibilité à chaque fois qu'elle rendait visite à son père, retourné vivre dans l'extrême nord du pays.

Francesca et Pieter continuèrent donc à être les meilleurs amis du monde, jusqu'à ce que la petite commence à se trouver « amoureuse ». Ce fut aux alentours de ses 11 ans. Amoureuse pour elle, surtout à son âge, c'était bien sûr un mélange indéfinissable d'amitié et d'imagination. Que pouvait bien être l'amour ?

Elle en parla très peu autour d'elle et les parents des deux familles ne remarquèrent pas spécialement le glissement, tant il est difficile de voir ses enfants grandir autant qu'ils le font

Les vendanges de Francesca

réellement. Un an plus tard, vers ses 12 ans, elle s'en ouvrit à son père avec la naïveté de la jeune rêveuse romantique qu'elle était : son père la comprenait tellement, il était de si bon conseil pour elle et pour son entourage... Comment aurait-il pu mal prendre la nouvelle ? Pieter n'était-il pas le fils de ses meilleurs amis ; comment rêver meilleur parti pour sa propre fille ? Et puis, cela faisait déjà un an (au moins) qu'elle l'aimait en silence, ses sentiments n'étaient-ils pas mûres à présent ?

Malheureusement, le résultat ne fut pas à la hauteur des espérances de Francesca : son père exprima un mélange paradoxal de désinvolture (« à ton âge, ce ne sont que des enfantillages ! ») et de pronostics tristes et fatalistes concernant la différence d'âge, de caractère et d'inclination des deux jeunes. Il exprima donc qu'il ne prenait pas du tout la chose au sérieux et pourtant lui prodigua moult conseils sur le danger que représentent les garçons adolescents. Fort logiquement, Francesca remarqua d'ailleurs par la suite une sorte de méfiance naissante chez son père vis-à-vis de Pieter, si bien qu'elle décida de ne plus jamais lui parler du sujet et de manifester plus de distance avec Pieter, en apparence tout du moins. Mais elle et son ami se voyaient, et communiquaient par mail ou par téléphone autant qu'ils le pouvaient.

**

Trois ans après ces débuts d'amourette, Francesca saisit la poignée de porte de la pièce à vivre du vigneron toscan puisqu'après avoir été renseignée par un ouvrier elle savait que Pieter s'y trouvait, comme tous les vendangeurs. D'ailleurs, le vacarme tout masculin qui s'en dégageait l'y aurait menée les yeux fermés.

Francesca était habitée par un curieux mélange d'émotions et de sensations : la fatigue du voyage s'était estompée devant l'excitation de retrouver celui pour qui elle s'était lancée dans cette aventure, en prenant tant de risques. Elle ignorait comment elle remplirait les journées à venir (peut-être vendangerait-elle, elle aussi ?) mais elle savait qu'elle passerait plusieurs soirées avec son Pieter, et sans leurs parents. Quel sentiment de liberté ! Ils pourraient parler toute la nuit s'ils le voulaient, et sans doute s'embrasseraient-ils parfois sur la bouche comme ils l'avaient déjà fait en cachette.

Elle poussa la porte et fut frappée par le nombre d'hommes dans la pièce, jeunes pour la plupart. Tous buvaient du vin et parlaient bruyamment. L'endroit était assez sale, « on voit qu'il n'y a pas de femme », pensa-t-elle. En même temps, elle comprit que cette période des vendanges était particulière : si on demandait à ces jeunes hommes de transpirer sang et eau pour un salaire modique pendant plusieurs jours, il fallait bien leur offrir d'autres compensations ! L'ambiance festive et masculine, l'excès de nourriture et de vin toscan en faisaient incontestablement partie ; sans doute la maîtresse de maison reprendrait-elle ses droits une fois la période passée.

Elle chercha du regard « son » Pieter, et fut surprise lorsqu'elle le trouva : elle eut la très nette impression que les yeux de son amoureux manifestaient tout sauf de la joie. Une seconde après, les yeux en question se rattrapèrent mais Francesca en garda une sensation très désagréable, un goût amer en bouche.

Pieter fit un signe au garçon assis en face de lui puis se leva et vint très rapidement à la rencontre de Francesca, un immense sourire aux lèvres, ce qui rassura la jeune fille. Il la repoussa délicatement vers l'extérieur, puis la prit maladroitement dans ses bras en s'écriant :

- Francesca !
- Pieter ! Ca va ?
- Oui, super bien ! Et toi ? Alors tu es venue ? C'est complètement fou !
- Tu me l'avais demandé, non ?
- Oui, mais je n'osais même pas y croire !
- Et... Ca te fait plaisir ?

Les vendanges de Francesca

- Bien sûr, quelle question ! Tu es venue comment ?
- En train, je suis partie de Naples à la première heure.
- Alors ta mère a été d'accord, c'est incroyable !
- Non, je me suis enfuie !
- Ah... Et tu restes combien de temps ?
- Je ne sais pas... Aussi longtemps que toi, maintenant que je suis là ! Ca te va ?
- Euh... Oui, bien sûr ! Bon, tu peux m'attendre ici deux minutes, je vais voir pour te récupérer un matelas à installer dans ma chambre.
- D'accord, je t'attends.

Pieter retourna vers l'intérieur et s'empressa de retrouver le garçon qui était en face de lui quelques minutes auparavant.

- Andreo, j'ai un petit problème, je vais en rester là pour ce soir.
- Hein ? Quelle mouche t'a piqué, tout à coup ?
- Rien, je te dis... je t'expliquerai demain, dans les vignes.
- Ah j'ai compris, je parie que c'est Veronica qui t'attend dehors ! Alors le grand soir est avancé ? Je peux aller la saluer, tout de même ?
- Mais non je te dis, ce n'est pas Veronica, crois-moi, laisse-moi tranquille et je te raconterai demain !
- Bon, ok... Mais franchement ça ne te ressemble vraiment pas. Alors, bonne nuit !
- Bonne nuit.

Tous les garçons suaient à grosses gouttes dans les vignes : ce début septembre était torride, la température dépassant fréquemment les 35 degrés, et les fortes pentes exigeaient d'adopter pour la cueillette du raisin des positions particulièrement inconfortables.

Comme toujours, Pieter et Andreo étaient côte à côte. Pieter était un charmeur né qui exerçait un pouvoir d'attraction sur la majorité des filles, ce qui rendait généralement jaloux de nombreux garçons. Mais comme il représentait une sorte de modèle aux yeux d'Andreo, pourtant de trois ans son aîné, celui-ci ne le quittait pas.

« Bon alors, tu la racontes ta drôle de fuite d'hier soir, ou tu attends une invitation ? »

Pieter lui expliqua l'arrivée de Francesca, dont il lui avait déjà parlé.

« Eh bien mon coco, tu as dû passer une sacrée nuit ! »

- Tu es fou ? Elle a à peine quatorze ans !
- Quatorze ans ? L'amoureuse de Pieter a quatorze ans ? Alors ça, je ne l'aurais pas deviné ! Et je suis sûr que pas un gars de la bande ne me croirait...
- Bon ça va, je ne t'ai pas demandé de raconter ma vie à tout le monde !
- D'accord, message reçu, je garde pour moi. Alors si je comprends bien, tu ne la touches pas ?
- On peut dire ça comme ça.
- Eh be mon vieux, ça doit être drôlement dur, surtout pour toi ! Mais qu'est-ce que vous faites ensemble ?
- On parle, on rêve, on construit des choses en imagination. Je l'aime beaucoup, je la connais depuis toujours !
- Ca veut dire que tu l'aimes vraiment, je veux dire... Que tu es vraiment amoureux d'elle ?
- ... sais rien, pas sûr... J'aime bien être avec elle, et je m'imagine que vivre avec elle doit être agréable, mais je suis trop jeune pour penser à me caser, j'ai encore trop de choses à vivre : avec elle ce serait forcément du sérieux !

Les vendanges de Francesca

- Je te comprends... Mais elle, je suppose qu'elle doit être dingue de toi, pour avoir fait tout ce chemin rien que pour te retrouver ?
- Je crois, oui...
- Donc, si je comprends bien mon cochon, tu te la gardes bien au chaud depuis trois ans et pour encore un paquet d'années, et quand elle sera suffisamment grande et bien formée, hop ! Tu lui sauteras dessus ! Et en attendant, c'est « chasse gardée »... T'es vraiment trop fort !
- Ouais, je ne sais pas... Ce n'est pas si facile que ça à gérer... Tu sais, je n'avais pas décidé d'une stratégie depuis le début : on était les meilleurs amis du monde, je lui parlais, puis j'ai remarqué qu'elle avait le béguin pour moi alors qu'elle n'était qu'une gamine... Comme je n'avais pas d'expérience, ça me valorisait et me flattait alors je l'ai entretenu et lorsque nous nous voyions, je jouais un peu avec elle, je crois que je la draguais sans le dire mais pour elle c'était du sérieux... Tu crois que c'est dégueulasse ?
- J'en sais rien... Si elle est heureuse comme ça, peut-être que vous serez les « Roméo et Juliette » du 21^e siècle, après tout ! Enfin, si elle accepte que tu sortes avec la moitié des Italiennes bien fichues jusqu'à ce qu'elle ait l'âge que tu t'occupes d'elle...

Le visage d'Andreo s'illumina avant qu'il ne poursuive :

- Au fait en parlant de ça, et Veronica alors... Mais attends... C'est pas ce soir que tu as rendez-vous avec elle ?
- Si justement, et ça me déprime... Que faire ?
- Tu m'étonnes ! Entre une gamine qui t'attend dans ta chambre pour jouer aux cartes et une vraie femme de... combien déjà, 25 ans ? qui t'a fixé un rendez-vous amoureux, c'est vraiment pas la même chose ! Surtout que Dieu sait si tu lui as couru après, à la Veronica ! Enfin tu me diras, comme après toutes les jolies filles qui passent dans le coin... Mais alors elle, elle a accroché ! Une femme de 25 ans, et jolie comme elle... Quel pied !
- Ne m'en parle pas, je ne sais vraiment pas quoi faire ! Tu imagines ? Comme tu dis, moi qui rêve de sortir avec une telle fille depuis si longtemps, ça se concrétise, elle m'invite le soir, seul chez elle et là, patatras ! Je ne parviens pas à penser à autre chose !
- Tu m'étonnes ! Seul chez elle, le soir... M'est avis que c'est pas pour tricoter ! Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?
- J'en sais rien...
- Attends, j'ai la solution ! Tu y vas, et je te remplace avec Francesca ! Non attends, tant qu'à faire, il y a mieux : tu restes avec Francesca, et je vais chez Veronica !
- Très drôle... Non, sans déconner, je ne sais vraiment pas quoi faire... Tu te rends compte, elle a traversé l'Italie pour me rejoindre ! Je ne peux tout de même pas l'abandonner ! D'un autre côté, jamais une telle expérience ne s'était présentée à moi, c'est presque un aboutissement !
- Je comprends ton embarras... Ce que je conçois moins bien, c'est pourquoi tu l'as invitée à te rejoindre, ta Francesca ! Tu aurais été bien tranquille sans elle, la question ne se serait même pas posée !
- Je sais, tu crois vraiment que je n'en suis pas conscient ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise... Quand je l'ai invitée, c'était de bon cœur par rapport à ce que je ressentais à ce moment, à mes sentiments pour elle... Je me suis emballé, quoi ! Et puis attends... Je lui fais ce genre de proposition à chaque fois que je pars, mais jamais elle ne m'a rejoint, et je n'aurais pas imaginé qu'elle allait le faire cette fois ! Mais elle est là, et me voilà dans une sacrée merde...
- « In vino veritas », dit le proverbe. Peut-être que c'est valable même quand il n'est pas encore tiré ? Cueillons, cueillons, la solution t'apparaîtra peut-être...
- Puisses-tu dire vrai, Andreo !

Les vendanges de Francesca

Au traditionnel banquet de fin de journée, Andreo se plaça sur le même siège que d'habitude, et commença à se demander s'il allait pouvoir passer une bonne soirée sans son copain. Il tentait de s'immiscer dans la discussion du groupe voisin, lorsque Pieter vint s'asseoir à sa place habituelle.

« Toi ici ? Que tu passes la soirée avec l'une ou l'autre de tes conquêtes, je pensais que je ne te verrais pas ! Serait-ce moi que tu aurais déterminé comme capable de te tenir la meilleure compagnie ? Je suis touché ! »

- Pas tout à fait, je n'en suis pas encore là, excuse-moi, je conserve une légère préférence pour les filles ! Je mange un bout en vitesse avec vous, je prends quelques victuailles pour Francesca et je vais passer la soirée avec elle. Tu vois, j'ai fait mon choix !
- Eh be, voilà qui me surprend ! J'aurais parié que tu choisirais Veronica, en racontant un gros bobard à ta Francesca !
- Tu crois vraiment que ça ne m'a pas tenté ? J'ai choisi Francesca voilà tout, et je ne veux plus en parler... Maintenant laisse-moi me soûler, histoire de penser à autre chose !

D'un naturel déjà jovial, Pieter se surpassa pendant plus d'une heure, amusant la galerie à force de pitreries, de blagues et de chansons à boire. Puis, comme il avait dit à Francesca (qui l'avait déjà attendu toute la journée !) qu'il n'en avait que pour quelques minutes, il décida de la rejoindre sans plus attendre. Il commençait à se sentir sérieusement éméché mais ayant l'alcool joyeux, il était à présent parfaitement guilleret. L'occasion ratée avec Veronica ne l'obnubilait plus à présent, en tout cas pas en apparence.

Francesca avait lu une bonne partie de la journée, sans s'ennuyer le moins du monde. Depuis toujours, ses parents le racontaient souvent, elle avait la capacité de rester au même endroit sans rien faire. « Sans rien faire », c'était l'avis des autres : dans son univers à elle, c'était tout différent. Regarder évoluer les nuages, observer un insecte ou simplement rêver les yeux ouverts, tout cela représentait pour elle une occupation concrète. Pour Francesca, le temps ne recouvrait pas la même notion que pour le reste du monde. Et comme le stress était une sensation pour ainsi dire étrangère à son existence, l'adolescente avait le don de s'ancrer dans l'instant présent et d'en apprécier les bienfaits, sans penser aux lendemains qui risquaient de déchanter.

Ainsi, peu lui importait comment elle gèrerait son retour auprès de sa mère, pour l'instant elle était là pour vivre des moments agréables et c'était tout ce qui comptait. Là où d'autres se seraient ennuyés, elle avait apprécié sa journée, s'occupant comme elle le voulait dans l'attente joyeuse de son Pieter. Comme elle avait apprécié la soirée précédente, elle se réjouissait de renouveler ces moments.

Dieu qu'elle était contente que les doutes de son arrivée se fussent évanouis : sans conteste, Pieter était heureux qu'elle l'ait rejoint puisqu'il se montrait égal à lui-même, aussi gai et agréable que d'habitude, mais également respectueux de sa parole. La surprise qu'elle avait lue dans ses yeux était certainement due uniquement à son irruption soudaine dans le monde masculin de Pieter, et elle pouvait comprendre cela. De toute manière, en aucun cas elle ne lui aurait formulé de reproche à ce sujet : si une des principales qualités de Francesca était sa capacité à apprécier et susciter l'harmonie autour d'elle, le revers de la médaille était sa peur quasi viscérale du conflit. Dans son monde et sans qu'elle s'en soit réellement rendu compte, l'expression d'un reproche ou d'une opposition étaient synonymes de conflit potentiel, et à l'extrême portaient le risque de perdre la relation avec la personne. A tel point que le simple fait d'affirmer sa propre volonté en disant « non » aux désirs des autres s'ils ne lui convenaient pas, lui demandait un effort colossal de rassemblement de l'insuffisante confiance en elle dont elle disposait.

Les vendanges de Francesca

Elle trouva son ami un peu différent ce soir-là, il lui semblait que toutes les caractéristiques de sa personnalité étaient amplifiées. Plus drôle, plus loquace, plus charmeur encore que d'habitude, il semblait également moins se maîtriser mais tout cela donnait un mélange loin d'être désagréable pour elle, qui en conclut que Pieter était plus amoureux que jamais. Lui-même était surpris de son comportement et de la force de sa passion pour Francesca, il remercia le ciel de l'avoir poussé à annuler sa soirée avec Veronica : l'amour, le vrai amour, c'était certainement ce qu'il était en train de vivre ! Il sentait en lui un désir très fort, une pulsion qu'il devinait pouvoir être incontrôlable, et il l'attribuait à ses sentiments, même s'il était de plus en plus conscient que ce soir, il ferait tout pour aller plus loin avec Francesca. Après tout, où était le mal si elle s'avérait être la future femme de sa vie ?

Ainsi, après plusieurs petits bisous sur la bouche, Pieter passa subitement la vitesse supérieure et embrassa différemment Francesca, beaucoup plus fort. Elle en fut très surprise mais apprécia de découvrir ce qu'était un vrai baiser : elle s'y laissa aller. Elle se dit que la soirée serait décidément très bonne, agrémentée par cette nouveauté. Mais lorsque Pieter la plaqua violemment contre lui, qu'elle sentit la dureté de son corps et qu'il commença à la caresser partout, elle eut subitement peur. Elle comprit que la situation était en train de prendre une tournure différente à une vitesse vertigineuse, sentant que Pieter n'était pas tout à fait lui-même. Elle ne réagit pas instantanément, mais les paroles de son père et de son grand-père lui revinrent à l'esprit. « Un garçon de cet âge ne pense qu'à ça, surtout Pieter, et tu sais qu'on le connaît bien ! ».

Pieter interpréta l'absence de réaction de sa belle comme un encouragement, et glissa une main dans son soutien-gorge. Francesca se sentit cette fois défaillir : elle était envahie d'une vague de chaleur, une sensation inconnue qui faisait trembler tout son corps mais en même temps, elle aurait voulu se sauver. Elle sentait intuitivement que s'ils continuaient, elle ne pourrait plus l'arrêter, peut-être même n'en aurait-elle plus l'envie. *Non, pas ça, pas ici, pas maintenant, pas à mon âge, arrête ça, tu vas tout gâcher ! Mais je t'aime et mon corps aimerait aussi le faire, et puisque je t'aime je veux te faire plaisir et en plus, j'ai peur de te perdre si je ne te laisse pas me faire ce que tu désires si fort ! Au secours, que faire ?*

La phrase de son grand-père lui revint comme une évidence, et de toutes ses forces elle serra le bracelet qui lui entourait le poignet. Alors elle se retrouva instantanément comme collée au plafond, observant la scène qui se déroulait sous ses yeux. En-dessous, elle voyait Pieter et son double, basculés sur le lit, lui sur elle (ce dont elle n'avait même pas conscience quelques secondes auparavant, quand elle était en bas !). L'image était fixe, comme si on avait appuyé sur la touche « pause » en visionnant un film. Une voix familière, peut-être celle de son grand-père, lui chuchota : « Tu as besoin de prendre du recul n'est-ce pas ? Alors voilà, tu as la possibilité de visualiser les deux options possibles et leurs conséquences, et cela te guidera dans ton choix. Exprime les options, en appelant la fille Francesca et non MOI ou JE, car le VRAI TOI est ici, en hauteur »

Comme si cette situation n'avait rien de surprenant, Francesca énonça d'abord doucement, avec un peu de honte dans la voix : « Francesca accepte de faire l'amour ». Elle vit alors le couple en action accélérée, et perçut que son double en retirait à la fois une douleur et un plaisir. Mais elle se rendit compte que le plaisir était bien inférieur à la douleur, et très éphémère. Ensuite, se déroulèrent sous ses yeux d'autres scènes. Elle vit Pieter les jours suivants, exigeant de faire l'amour tous les soirs, ce qu'elle ne voulait pas. Elle se sentait déjà tellement honteuse et avait besoin de prendre du recul... Elle ne le comprenait pas, et fuyait alors vers Naples où elle retrouvait sa mère, dans le mensonge et l'angoisse permanente d'être enceinte. Néanmoins, elle était délaissée par Pieter qui multipliait les expériences avec d'autres

Les vendanges de Francesca

femmes. Elle ressentit en profondeur la difficulté de cette situation, comme si elle se trouvait en communion avec les millions de femmes qui l'avaient connue avant elle.

C'était comme si elle était douée de clairvoyance : elle lisait dans le cœur de Pieter, qui malgré lui mélangeait sentiments et pulsions physiques et sans le savoir parlait des premiers pour obéir aux secondes. Elle vit également clair dans le cœur de sa copine Lolita, et perçut qu'elle lui avait menti : certes elle avait déjà connu de multiples expériences, mais elle en avait surtout souffert, et non retiré le plaisir qu'elle décrivait. Pourquoi alors lui avoir dissimulé la vérité ? Parce qu'elle voulait correspondre à l'image qu'elle donnait d'elle auprès des autres... Elle vit également clair dans le cœur de ceux qui l'avaient conseillée jusqu'alors, et comprit la crainte paternaliste qu'éprouve un homme lorsqu'il sent que sa fille ou sa petite fille se trouve dans le danger que lui-même a provoqué, quelques décennies auparavant... Mais elle y lut également que tous les hommes n'étaient pas les mêmes, et que ses proches ne s'étaient pas trompés sur le tempérament de Pieter : il était bien un cheval fou, souvent lancé au galop... Tout ceci était finalement fort désagréable, et elle décida qu'elle en avait assez vu.

Elle dit : « Francesca refuse de faire l'amour ».

« Poursuit-elle sa liaison avec Pieter ? » demanda la voix.

« Bien sûr ! » répondit-elle.

Elle vit alors Pieter tout faire pour la convaincre, redoublant de douceur et d'arguments puis de guerre lasse après un temps bien trop long, se relever en se défoulant : « espèce de petite conne », cria-t-il, avant de claquer la porte et de partir rejoindre ses copains. Il se saoula littéralement et elle dut se sauver, ayant peur à présent des réactions de son ami. Au cours des mois qui suivirent, ils se revirent et tout se passa comme avant, mais elle avait compris ce qu'il cherchait, et elle savait qu'il ne pourrait pas attendre pendant 4 ou 5 ans qu'elle le lui donne. Alors elle le vit multiplier là aussi les expériences, et vit Francesca dans une vie d'attente, s'interdisant d'avoir des coups de cœur pour d'autres garçons. Une partie de sa vie était virtuelle, chaque séparation était plus douloureuse que la précédente. Ce n'était pas une vie très agréable.

Alors Francesca énonça tristement : « Francesca refuse de faire l'amour et rompt sa relation avec Pieter ». Mais elle ne vit rien et au contraire, se sentit commencer à descendre. Le temps de dire « merde, c'est vrai qu'il m'avait dit qu'il y avait seulement deux options », et elle avait réintégré son corps. Subitement, elle retrouva toute la réalité des sensations, le poids de Pieter couché sur elle, ses caresses sur son corps qui avait envie d'y répondre, et la main dans son soutien-gorge.

Elle repoussa délicatement mais fermement la main, força Pieter à basculer sur le côté puis à s'asseoir à côté d'elle, sur le rebord du lit. Puis elle l'embrassa tendrement sur la bouche et lui dit :

« Pieter, mon Pieter, pardon. Pardon d'être venue, pardon de n'avoir pas été très intelligente jusqu'à présent. Tout le monde t'aime pour ce que tu es : un cheval fou, souvent au galop. Ce que tu veux, ce que tu cherches, je ne peux pas, je ne veux pas te le donner. Tu dois faire tes expériences, c'est dans ta nature. Moi aussi je dois me faire mes expériences, d'une toute autre manière que la tienne. Nous sommes ainsi construits. Quoi que nous fassions maintenant ensemble, ce serait voué à l'échec. Et je ne veux pas gâcher ma première fois, ce doit être un moment exceptionnel. Alors voici ce que nous allons faire : je vais chercher une chambre libre où dormir cette nuit, il y en a sûrement plusieurs dans cette bâtisse, et demain je m'en retournerai chez moi. Si tu le veux nous resterons les meilleurs amis du monde, comme avant. Nous nous verrons alors dans ce cadre et j'arrêterai de me raconter que je suis amoureuse de toi. Et dans quelques années, peut-être quatre, peut-être dix, nous serons un peu comme devenus

Les vendanges de Francesca

d'autres personnes et peut-être alors nous retrouverons-nous différemment. Rien n'est moins sûr, mais laissons faire la vie... »

Sur ce elle se leva, embrassa Pieter sur la bouche une dernière fois puis quitta la chambre.

Pieter, qui ne savait s'il était triste de cette « perte virtuelle » ou joyeux de l'intelligence et de la clairvoyance qu'il avait entendu s'exprimer chez sa Francesca, retourna auprès de son copain et vida quelques bons verres de vin.

Puis il décida qu'appeler Veronica pour lui proposer de la rejoindre serait certainement la meilleure manière de tenir compte de ce qu'avait dit son ex-amoureuse.

Le lendemain soir, Francesca alla frapper à la porte de son grand-père, l'embrassa et lui rendit le bracelet en lui disant « merci, mon papet chéri ! »

« Avec plaisir, ma chère enfant », répondit-il. « Tu sais où tu pourras le trouver à chaque fois que tu en auras besoin ! »

Puis quand elle s'éloigna pour rentrer chez elle, il ajouta « va vers ton destin, ma petite fille ! ». Si Francesca s'était retournée à ce moment, elle aurait vu pétiller comme jamais les yeux bleus de son grand-père.